

EN RAISON DE LA SORTIE A PARIS DU SAMEDI 1^{ER} FEVRIER, L'ORGANISATION DE CE DS EST LA SUIVANTE :

- **LES ETUDIANTS QUI VIENNENT A PARIS** COMPOSENT DE 8 A 10H00 ; ILS TRAITENT LE RESUME ET REMETTENT LEUR COPIE AU SURVEILLANT EN SORTANT. LA DISSERTATION EST A FAIRE POUR LE VENDREDI 7 FEVRIER.
- **LES ETUDIANTS QUI NE VIENNENT PAS A PARIS** COMPOSENT DE 8 A 12H00 ; ILS TRAITENT LA DISSERTATION UNIQUEMENT. LE RESUME EST A ME RENDRE LE VENDREDI 7 FEVRIER.

1) **Résumé /8** : Vous résumerez le texte ci-dessous en 200 mots, (+/-10%)

Pour faciliter le travail de correction, merci d'écrire toutes les 2 lignes, et de signaler d'une barre verticale chaque ensemble de 20 mots

2) **Dissertation /12** : Dans quelle mesure votre lecture des œuvres du programme vous conduit-elle à déplorer, comme M.CONCHE, à la fin du deuxième paragraphe « l'étreinte du temps »

Critères d'évaluation : les mêmes que d'habitudes (compréhension du sujet, plan, qualité de l'argumentation et des exemples...) avec en plus :

- Pénalisation orthographique et grammaticale : 1 point/10 fautes (maximum -3)
- Respect des règles formelles de l'exercice
 - Introduction ou conclusion non conforme : -2
 - Développement non conforme : parties construites sans argument avec seulement une idée générale et une liste d'exemples, absence de transitions entre les parties : note maximale 7
- Connaissance des œuvres
 - Aucune référence aux œuvres : note maximale 04/20
 - Références systématiquement allusives aux œuvres, absence de croisement des œuvres : note maximale : 07/20

Les copies qui témoigneront d'aucun effort pour produire une dissertation digne de ce nom, (copie d'une page ou moins, sans aucune référence aux œuvres ne seront pas annotées. Elles ne comporteront que la note, forcément très basse, sans autre commentaire

« Le destin, cet anéantisser » dit Rilke¹. L'angoisse nous révèle le néant comme notre destin- ou plutôt comme mon destin. Je vais mourir : mon temps se rétrécit, j'étouffe, bientôt je n'aurai plus le temps-plus d'avenir ; Pour vivre, il faut le temps de respirer, le temps d'une certaine respiration de l'âme et de l'esprit : il faut un certain empan temporel pour que se déploie non seulement l'action, même réduite à un acte élémentaire, mais aussi la pensée. Penser est toujours, d'une certaine manière, s'élançant-vers une suite, une conséquence, une possibilité d'action ou de discours. Mais dans la constriction² de l'angoisse, il n'y a plus d'élan possible. Le monde ne s'ouvre plus à moi ; il se referme sui lui-même, lui et les vivants, me laissant au dehors, impuissant exclu. On ne va se promener que parce qu'on pense bien qu'après on fera autre chose, et après une autre chose encore : il n'y a pas de limite définie ; l'horizon est ouvert. Les choses que l'on fera ne s'arrêtent pas à la dernière chose que l'on fera : cela continue. On sait que l'on mourra, mais à un moment indéterminé, de sorte que la temporalité de notre vie quotidienne reste une temporalité indéfinie. L'angoisse contient la révélation non pas intellectuelle et abstraite, mais affective et vitale, de notre finité, donc aussi de notre finitude : la temporalité de notre vie est fondamentalement (dans le principe et dans l'origine) une temporalité finie, la mort est notre mort. Je découvre que je vais mourir, moi, et la caractère irréductiblement personnel de la mort. Je découvre que la mort est ma mort et que je ne comprends pas la mort, que je n'y comprends absolument rien, avant de comprendre précisément cela, qu'elle est ma mort. Il y a une corrélation entre ces trois choses : la mort, le moi et la philosophie, entre ces trois propositions : la mort est ma mort, la vie est ma vie, la philosophie est ma philosophie Si la mort est appréhendée authentiquement comme ma mort, la vie l'est aussi comme ne pouvant être vécue que comme vie mienne, et la philosophie comme conforme à l'authenticité de l'acte de philosopher si et seulement si elle est ma philosophie. Il faut l'expérience de la mort comme mort de moi-même pour authentifier toute méditation sur la mort. C'est pourquoi Platon a placé sa réflexion sur la mort dans la bouche de l'homme qui va mourir.

¹ R.M.Rilke : écrivain et poète de langue allemande (1875-1926)

² Action se serrer en pressant autour, étranglement

25 Ce n'est pas volontiers, ni librement que je vais mourir, car si je pouvais choisir, ce n'est pas cela que je choisirais. Mais ce n'est pas librement non plus que je passe d'un instant à l'autre et que je m'approche ainsi, inexorablement de l'instant de ma mort. Je suis plutôt jeté d'un instant à l'autre, d'une heure à l'autre sans pouvoir m'arrêter un instant et attendre là sans que le temps passe. Le temps ne cesse de passer, entendant par-là que les instants ne cessent de succéder aux instants. Je ne suis pas maître du temps ; mais le temps est maître de moi. je suis absolument prisonnier d'une condition inexorable- la condition temporelle : « la condition humaine est aussi une prison » dit Malraux. Le temps comme tel est mon destin.

30 L'homme est donc assujéti à un double destin, a) il y a d'abord le fait premier de l'écoulement de son être : l'instant que je vis ne demeure pas mais me fuit. Il y a un échappement continu de moi à moi-même, et cela par une opération qui n'est pas la mienne. Je ne suis pas libre de m'arrêter dans l'instant ou de passer à un autre instant : le passage se fait. Ce que je suis ou ce que j'éprouve n'est déjà plus, et il me faut le retenir par la mémoire. Tout mon être se fonde sur une opération par moi incontrôlable, une opération qui ne dépend pas
35 de moi. Je suis passif avant toute activité, échappant à moi-même, et c'est pourquoi j'ai à me temporaliser pour recueillir mon être. Il y a d'abord mon destin comme être temporel, soumis à la loi du temps. b) Mais ensuite il y a mon destin comme mortel. Pourquoi ne pourrais-je, malgré ma nature temporelle, vivre indéfiniment ? Il n'y a pas d'absurdité à cela. Seulement, je meurs. La mort est de l'ordre du fait. Ce que l'angoisse me révèle, c'est la mort comme ma mort, c'est-à-dire l'évènement final en lequel s'origine mon être,
40 et qui me révèle, moi, à moi-même. L'angoisse est relative non au temps comme tel, mais au temps pour autant qu'il se rétrécit et me manque. Ou, si l'on veut, elle est relative au temps dans sa signification pour l'homme, au temps humain comme tel. Elle est liée au corps comme la mort elle-même, puisque, si nous mourons, c'est à cause du corps.

45 Pourtant il convient de rendre l'analyse plus précise. Cela permettra peut-être de rétablir l'unité du destin humain. Car le temps par l'opération duquel je passe inéluctablement d'un instant à l'autre est le temps de la nature. Cela se traduit par le fait que le passage d'un instant à un autre s'accompagnera d'oubli et de perte de soi. Selon Descartes, Dieu a duré en même temps que les créatures depuis la création du monde ; avant elle, il a duré également. Dieu dure sans changer. Mais tout ce qui est naturel est astreint à changer, est la proie d'un changement indépendant de lui, irrémédiable et fatal, qui le dépossède sans cesse de lui-même, de son être,
50 de sorte que sans cesse il meurt et renaît de nouveau. Tout changement est « ekstatique » : il fait sortir de soi ce qui change. L'esprit est mémoire. Mais l'oubli est constitutif de l'être naturel comme tel (l'esprit est sans doute une conquête de la mémoire lorsque l'être naturel finit par ne plus se résigner à son néant). Le temps apparaît bien alors comme essentiellement défaisant, destructeur ; il nous oblige à une reconquête perpétuelle de nous-mêmes. Dieu- Descartes le conçoit- dure ; mais il se garde toujours tout entier présent à lui-même, il
55 n'est pas oublieux de lui-même. L'homme, en tant que le fond de son être, c'est la nature, est en son fond, continuellement séparé, dissocié de lui-même, et il a contre cette extranéation³, à sauver et à conquérir son être. La négation de la négation suppose la négation primitive. Or la négation primitive n'est pas le fait de l'homme : il est nié. Une sorte de puissance impersonnelle s'est depuis toujours emparé de lui. Pour Dieu, esprit pur, exempt de tout principe d'oubli, le souvenir va de soi, tandis que pour l'homme, c'est l'oubli qui va
60 de soi. La matière est en elle-même oubli d'elle-même. Aussi est-ce la matière et le corps qui sont en l'homme le principe de l'oubli, qui mettent en lui l'oubli. Le double destin de l'homme a donc une unité en ceci qu'il tient au corps, qu'il est lié au corps. (...)

Mais pour l'homme, l'oubli et l'annihilation inévitable de son être deviennent une fatalité parce qu'il n'y consent pas ; il ne consent pas à n'être plus, à mourir sans cesse à lui-même, de sorte qu'il éprouve
65 l'Irrémédiable. Il passe sa vie à lutter contre le cours des Destins qui entraîne l'homme et toutes choses humaines inexorablement vers le néant (entendant par là un état de choses où toutes traces sont effacées). Le résultat de cette lutte de l'homme contre le destin est la mémoire de soi-même et aussi la mémoire que l'humanité garde d'elle-même : l'histoire et le monde de l'esprit. Particulièrement, à notre époque, à la

³ Dépossession de soi, aliénation. Néologisme fondé sur le mot extranéité : ce qui est étranger

70 différence de l'époque tragique grecque (alors que le tragique dominait la vie), les musées les bibliothèques, les monuments classés, etc. indiquent cette volonté fondamentale de l'homme, seul dans la nature, de ne pas passer. Tous les autres êtres consentent à passer, à glisser au néant et à l'oubli. Sans doute propagent-ils leur espèce, mais ils s'effacent comme individus. L'homme seul se révolte contre la nature- parce qu'il ne consent pas à l'effacement de son être.

M.CONCHE. Temps et destin, PUF, 1980